

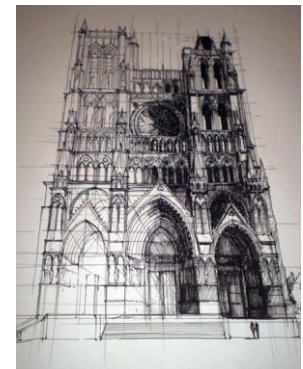
Conférence de Michel Crohas
Pour les Fêtes Médiévales d'Allègre
les 19 et 20 juillet 2019

LES PEURS AU MOYEN -ÂGE



Je ne peux commencer mon propos sans évoquer « le temps des cathédrales », d'une actualité brûlante, suite à l'incendie dramatique de Notre-Dame de Paris, survenu le 15 avril dernier. Ces grands édifices de la chrétienté, bien que construits pour la plupart sur les ruines d'autres constructions plus anciennes, notamment les basiliques romanes, n'échappent pas eux-mêmes au destin de toutes réalisations humaines.

Le moyen âge ne peut se réduire à un temps de tourments et de frayeurs, en témoigne l'extraordinaire surgissement de cathédrales aux XII^e et XIII^e siècles, qui s'inscrit dans trois grands bouleversements :



- **Un essor démographique sans précédent**

Entre l'an 1000 et le début du XIV^e siècle la population de l'Occident a plus que doublé, celle de la France passant de 6 à 18 millions d'habitants et de l'Angleterre de 1,2 à 3,8 millions. Des facteurs climatiques favorables et de bonnes récoltes ont contribué à cet accroissement, qui a conduit à élever de grands édifices pour rassembler les fidèles et répondre au besoin d'espace.



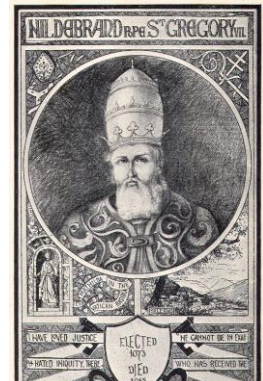


Ainsi la cathédrale d'Amiens pouvait accueillir 10.000 personnes, soit toute la population de la ville. Le choix du gigantisme et de la démesure relevait au moins autant de la volonté de pouvoir de l'Eglise et des villes, que des moyens financiers générés par la relative opulence de cette période.

Les rois ont très peu mis la main à la poche; c'est au final l'argent du peuple qui a permis l'édification des cathédrales.

- La réforme grégorienne

C'est le deuxième bouleversement, inspiré par le pape Grégoire VII, qui renforce la fonction épiscopale, aboutissant à une séparation marquée entre les clercs et les laïcs, donc entre le pouvoir de l'Eglise et celui des rois.



- La montée en force et en autonomie des villes



Est le troisième changement historique qui marque ce temps des cathédrales. Les seigneurs féodaux habitent à la campagne dans leurs châteaux qu'ils ne quitteront pour la ville qu'au XVII^e siècle et les rois résident le plus souvent à l'extérieur de Paris, comme Saint-Louis qui vit à Vincennes.

Dans les villes, c'est donc la cathédrale qui devient le monument le plus spectaculaire et le plus symbolique, autour duquel s'expriment les aspirations nouvelles de la

population.

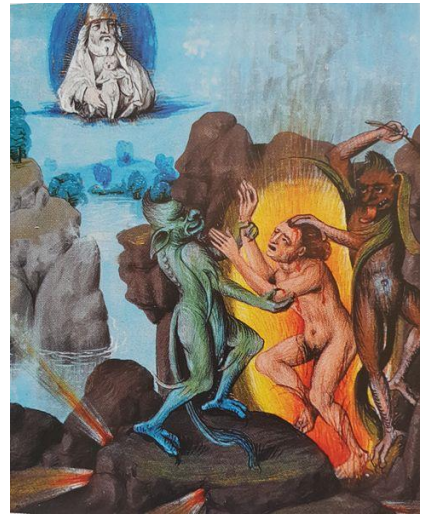
Cette introduction par le biais des cathédrales nous ramène au sujet de cet exposé, car elles se trouvent au centre des concentrations urbaines de l'époque et des foyers de misère qui s'y développent alentour, lorsque les malheurs de tous ordres arrivent, offrant à la fois abris et protection divine.

- Les Peurs les plus marquantes qui ont traversé le Moyen-Âge

Convergent toutes vers le même type de crainte qu'il faut éprouver selon l'Eglise, celle des flammes de l'enfer et des fourberies du diable.

Les peurs sont d'ordre individuel souvent liées à la famille dont on craint de ne pouvoir assurer la subsistance, et d'ordre collectif, résultant d'un sentiment général d'insécurité et de régression du monde, alimenté par les situations de guerre permanentes, les épidémies et les catastrophes naturelles.

A notre époque les mêmes causes produisent les mêmes effets au sein des populations, le sentiment d'insécurité et les craintes face à l'avenir, dus aux changements des structures sociales et au bouleversement engendré par la mondialisation.



Je propose d'égrener le chapelet des peurs dans l'ordre suivant :

- les peurs du quotidien, alimentées par la crainte des accidents et des incendies
- le climat, avec les intempéries pour le peuple des campagnes et la corruption de l'air pour celui des villes (les miasmes!)
- la famine
- la perte de son travail et les changements de fortune
- la misère, qu'il faut distinguer de la pauvreté
- les peurs féminines
- la peur de la mort
- les frayeurs nocturnes
- le sentiment d'insécurité dans un M-Â violent, avec les désastres de la guerre et les châtements infligés aux criminels
- la peur de l'autre et de l'étranger
- le loup et autres animaux jugés malfaisants
- la sorcellerie
- les personnages historiques terrifiants
- les arrestations arbitraires, avec les tortures de l'Inquisition
- les épidémies, telle la peste noire
- les comètes et les éclipses, avec la crainte de l'Apocalypse

LES PEURS DU QUOTIDIEN



LES PEURS DU QUOTIDIEN

Si rude et redoutable soit-il, l'homme médiéval n'a pas peur de son quotidien. Il s'y est habitué et sait comment il faut faire pour survivre à chaque journée.

Il lui faut bien sûr se méfier de tout, des intempéries, d'un outil brisé, de l'arrivée d'éventuels brigands, d'un accident ou d'un incendie, mais il s'agit de courts moments dans la vie.

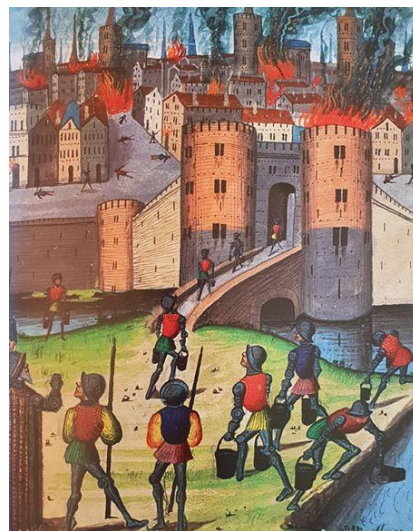
A notre époque où le « risque zéro » représente l'objectif vers lequel tendent les systèmes de protection collectifs, nous nous sommes habitués à l'idée que quoiqu'il nous arrive une prise en charge viendra nous sauver.

Rien de tel au
Moyen Âge!

Imaginons le sort d'un laborieux qui perd un bras, tombe gravement malade, son sort, mais aussi celui de sa famille est terriblement compromis.

Quant-aux incendies qui se déclenchent dans des maisons, construites pour la plupart en bois, ils embrasent très vite toute la maisonnée et se répandent dans les demeures voisines.

Les efforts pour éteindre les foyers d'incendie à la force des bras et en se passant des seaux d'eau à la chaîne sont souvent inefficaces et il ne reste plus qu'à reconstruire avec les mêmes matériaux, donc le bois, la pierre étant réservée aux plus riches.



Il faut se souvenir qu'il y a à cette époque une solidarité, une confraternité, entre membre d'une même famille et de la même profession. Si l'on peut mourir de faim parce que l'on est seul au monde et sans moyens d'existence, ce n'est pas une fatalité.

Pour peu que l'on appartienne à une confrérie, bouchers, boulangers ou autres, on a une bonne chance de recevoir une aide; et en dernier ressort il y a l'église et les hospices pour indigents qui se développeront au fil des siècles.

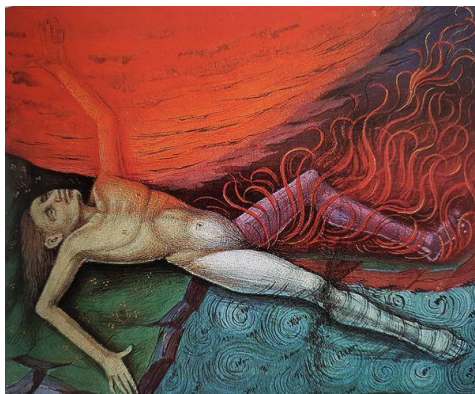
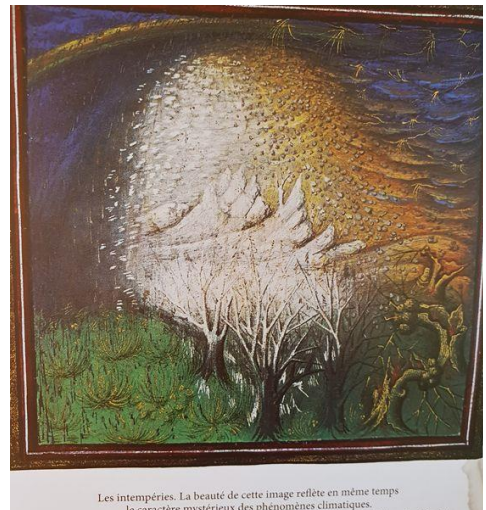
LE CLIMAT

La préoccupation qui relie les hommes de toutes les époques est bien celle du climat.

Le temps qu'il fait, de la simple pluie jusqu'au déluge, a un rôle crucial dans nos existences, car en dépendent les récoltes et donc la nourriture.

Les textes bibliques ne manquent pas d'allusions aux effets néfastes du mauvais temps, qu'il s'agisse du déluge à l'origine de l'arche de Noé ou des plaies de l'Apocalypse.

Les récits du M-Â abondent en descriptions sur les désastres causés par la grêle, les pluies incessantes, les vagues de chaleur qui grillent les récoltes, calamités provoquées par la colère divine.



La corruption de l'air dans les villes est attribuée à des phénomènes liés à la concentration de population. Ainsi les affrontements incessants entre Armagnacs et Bourguignons résultent en des conflits sanglants que se livrent les factions des Cabochiens, nom donné aux bouchers partisans de ces derniers, contre les corporations favorables aux premiers.

Les cadavres s'entassent dans les rues de Paris provoquant pestilence et miasmes de toutes sortes.

C'est à Londres que la pollution atmosphérique atteint des niveaux inédits; en cause, l'usage des fours à chaux en plein cœur de la cité, et l'utilisation jamais contenue du charbon.

Enfin le tout à l'égout n'ayant pas encore été inventé, les rues pouvaient se transformer en véritable cloaques lorsque les fortes chaleurs de l'été ou les orages survenaient.

LA FAMINE

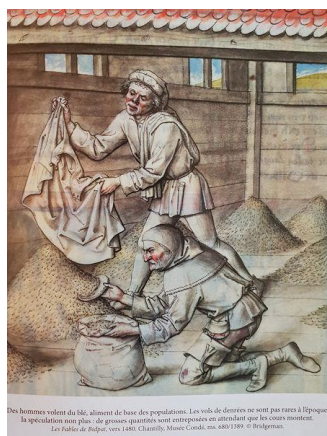
Parmi les cataclysmes du M-Â c'est sans aucun doute celui de la famine qui frappe le plus souvent les populations. Il y en aurait eu trois durant l'époque mérovingienne, quatre pour la période carolingienne, onze de l'an mil à 1330.

En fait, on peut considérer que chaque génération connaît une importante famine.

Celles des années 1090 sont probablement à l'origine, ou du moins le déclencheur, de l'appel à la croisade du pape Urbain II, les récoltes de l'époque étant insuffisantes pour nourrir une population grandissante.

Durant cette période, la misère devient si grande par endroits, particulièrement en Angleterre et au nord de l'actuelle France, que les monastères ne peuvent plus jouer leur rôle, proche de celui des Restos du cœur d'aujourd'hui, distribuer du pain aux pauvres.

Au XII^e siècle, les famines sont moins nombreuses, en raison d'un adoucissement du climat et du progrès des techniques agricoles, telles la herse et la charrue dissymétrique avec versoir. Mais lorsque les famines surviennent, c'est la catastrophe. Les causes des mauvaises récoltes sont variées: une année les récoltes sont grillées faute d'eau, l'année suivante des pluies diluviennes les noient.



Des hommes volent du blé, aliment de base des populations. Les vols de denrées ne sont pas rares à l'époque. La spéculation non plus: de grosses quantités sont entreposées en attendant que les cours montent. Les fautes de blé vers 1480. Chronique, Musée Condé, ms. 680.1189. © Bibliothèque

Une autre calamité peut venir aggraver la situation, celle de la spéculation des acheteurs de blé pour le revendre beaucoup plus cher au plus fort de la disette, provoquant l'appauvrissement de la population qui a encore quelques ressources, alors qu'une autre partie meurt littéralement de faim.

Après une relative accalmie au cours des XIII^e et XIV^e siècles, ce sont alors les ravages de la guerre et de la peste qui sont responsables des mauvaises récoltes.

LA PERTE DE SON TRAVAIL ET LES CHANGEMENTS DE FORTUNE

Le chômage n'est pas un fléau propre au XX^e siècle; il a toujours existé.

L'une de ses causes, le progrès technique, était déjà présente au M-Â.

La plus importante invention technique médiévale est le moulin à eau. Celui-ci pouvait faire bouger un bras mécanique, lequel, une fois actionné, savait tanner la peau, battre les grains, frapper l'enclume.

Nombre de petits métiers ont pu être menacé par la proximité d'un moulin!

Par ailleurs, le dépeuplement de régions entières engendré par les guerres et les épidémies faisait disparaître la clientèle de nombreux artisans, tombant alors dans le chômage.



Le fait d'être sans travail, donc de ne pas être capable de nourrir sa famille, est considéré comme une sorte de déshonneur.

La chose est d'autant plus redoutable lorsque la profession d'origine était spécialisée, boulanger ou drapier. Alors que l'homme qui travaille de ses mains dans les champs, dans une fabrique, peut toujours parvenir à se débrouiller.

Toutefois, les progrès techniques apportaient au final plus d'avantages que d'inconvénients.

Les puissants, ecclésiastiques ou seigneurs laïques, ont su le mieux profiter de ces évolutions, en se les accaparant, créant des sortes de monopoles, installant, qui un moulin destiné au fouloir des draps ou pour moudre le grain, un autre un four à pain, obligeant dans les deux cas les gens vivant sur leurs terres à s'y approvisionner, sans parler de l'obligation faite aux serfs de venir fouler le drap ou moudre le grain chez eux. Le peuple était corvéable et taxable à volonté.

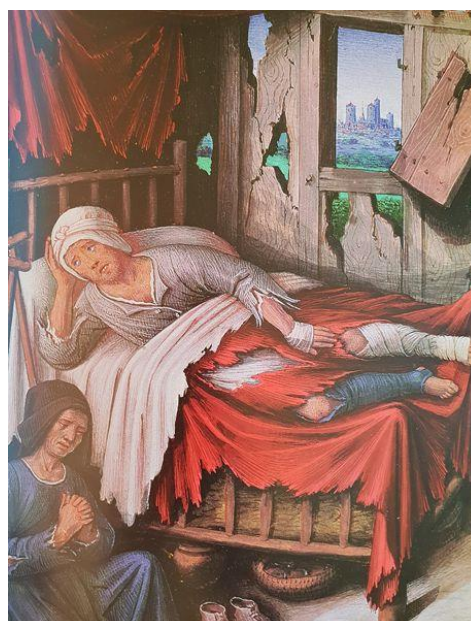
LA MISERE

Il y a une distinction à faire entre pauvreté et misère.

Le pauvre peut-être un orphelin, un manœuvre qui a connu un accident, un travailleur sans emploi; il reste cependant un individu intégré dans la société, identifiable et respectueux de l'ordre moral.

Les pauvres, dans une société médiévale éminemment paysanne, sont en majorité des paysans dont les récoltes ont été dégradées par les intempéries ou les terres confisquées par la tyrannie des puissants.

L'état de pauvre est malheureusement l'étape qui précède celle de la misère, avec l'enchaînement du dénuement, de l'indigence, de l'indignité et à terme d'une perte d'identité. Toute la société, riches ou gens modestes, craignent par-dessus, tous les miséreux. Le misérable, c'est le mendiant qui vient d'ailleurs, sans foi ni loi.



On lui attribue les plus mauvaises intentions, entre autres celle d'être un voleur. Ce qui le rend encore plus détestable, c'est qu'il est rarement seul: dans les villes certains quartiers sont envahis de hordes de misérables; on connaît le phénomène de la « cours des miracles ».

A partir des XII^e et XIII^e siècles on a tendance à considérer que les misérables sont trop nombreux, que les villes sont submergées. L'idée d'une masse, d'une armée de gueux, d'une invasion de miséreux traverse les écrits de l'époque. Chaque misérable devient suspect, un voleur ou un criminel en puissance. Lors des périodes de grand froid, ils colonisent les abords des églises et pénètrent même à l'intérieur.



A la belle saison ils s'éparpillent dans les campagnes, cherchant un travail de village en village, trouvant à se faire employer pour des tâches mal rétribuées.

Lorsque les tensions sociales deviennent tendues, surtout au sein des villes, on les considère comme des auteurs de troubles, prompts à grossir les rangs des soulèvements de masse.

Pour lutter contre ces phénomènes, les villes ont construit des hôpitaux, plutôt des lieux d'hospitalité, vu le niveau de la médecine de l'époque, destinés à recueillir les plus démunis.

Ces quelques vers de la chanson de Rutebeuf, donnent

toute la mesure de la désespérance du miséreux au M-Â:

« Faute de linge, je porte, bien forcé, le cilice. / Je n'ai pas peur que proches ou étrangers / me volent quoi que ce soit. / Je n'ai pas chez moi une seule bûche de chêne....»

LES PEURS FEMININES

Depuis l'origine de l'homme, telle qu'elle nous est contée dans la Genèse, la femme est frappée d'une sorte de malédiction pour s'être laissée tenter par le serpent, acceptant la pomme de l'arbre de la connaissance qu'elle transmet à Adam (elle se serait peut-être coincée dans sa gorge, d'où l'expression).

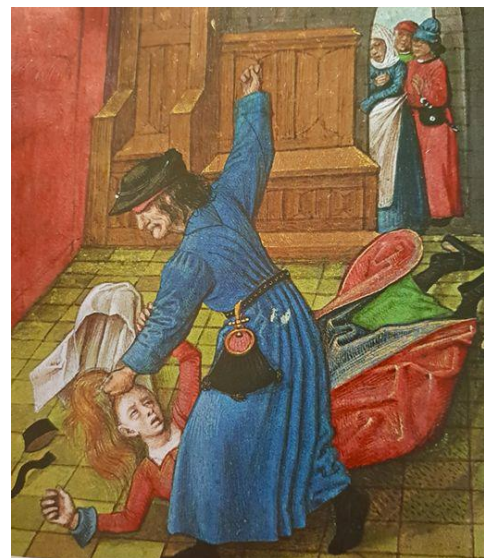
Dieu, pour les punir d'avoir enfreint l'interdit, les chassa du paradis terrestre, où ils auraient pu jouir de la vie éternelle. Ce péché originel les condamna à la mort.

L'homme, le mâle procréateur, a acquis le sentiment qu'il faut se méfier de la femme et celle-ci qu'il faut s'opposer aux forces dominatrices du géniteur enclin à prouver sa virilité et en abuser.

Nombre de textes religieux ou laïcs du M-Â, la décrivent comme un enfant dénué d'intelligence qu'il faut garder contre lui-même, au pire une réprouvée qu'on doit

maintenir au domicile et régulièrement corriger. Bien que caricaturales, ces assertions n'ont cessé d'influencer les comportements tout au long du M-Â et voir bien au-delà ; au XXI^e siècle plus d'une centaine de femmes décèdent chaque année, en France, sous les coups de leur mari.

La première angoisse de la jeune fille, c'est déjà de savoir avec quel époux elle va se retrouver; ni Elle, ni ce dernier n'ont voix au chapitre. La plupart des mariages sont arrangés entre deux familles, entre deux parentés.



Dès les premiers moments de l'union, une angoissante responsabilité habite la jeune mariée, celle de faire des enfants et beaucoup, car la majorité d'entre eux ne vivent pas vieux.

Si la grossesse se passe mal, la faute en incombera toujours à la femme, aucun homme ne pouvant admettre que sa virilité soit en cause.

Malgré le nombre élevé de décès à la naissance, la perte d'un enfant ne laisse pas d'émouvoir, d'autant que s'y ajoute l'angoisse, s'il n'est pas baptisé, de voir son âme partir en enfer. Heureusement l'église a trouvé un palliatif au tourment des pauvres mères, l'instauration du principe d'un lieu merveilleux, les limbes, ni Enfer, ni Paradis, où les âmes des mort-nés se retrouvent.



LA PEUR DE LA MORT



La mort, au M-Â, ne signifie pas l'arrêt de la vie, mais le passage vers un autre monde; cette croyance populaire est ancrée dans tout l'Occident Chrétien.

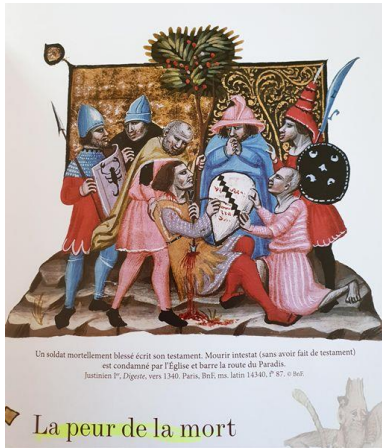
La crainte de la mort n'en est pas moins vive: qu'advient-il si l'âme, qui se sépare du corps, ne va pas au paradis pour y trouver le repos éternelle, mais est vouée aux flammes de l'enfer.

Plus cruel paraît être le sort de celui qui est victime d'une mort soudaine, car il partira dans l'Au-Delà sans confession. Et qu'en est-il de celui qui se suicide? Il commet un crime contre la vie, qui vient de Dieu, et commet donc un péché mortel; comble de malédiction, il ne peut être enterré au cimetière, autrement dit en terre consacrée.

A tout cela il faut ajouter la crainte de mourir pendant son sommeil, « une variante de la mort subite ». Pour s'en prémunir, la maîtresse de maison dispose dans la chambre du dormeur un seau où elle prend soin de verser régulièrement quelques gouttes d'eau bénite.

Pour se protéger des risques de mort accidentelle, on porte, suspendu au cou, un sachet contenant des feuillettes de parchemins sur lesquels ont été rédigées des versets de la bible.





Deux autres inquiétudes s'ajoutent à celle de la mort: que deviendra la famille du décédé et y-aura-t-il quelqu'un pour prier pour lui après la mort.

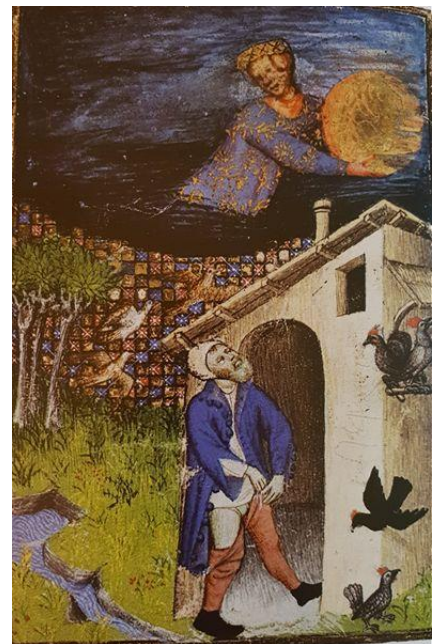
L'Eglise eut alors l'idée d'imposer la règle de rédiger un testament où le défunt aura exprimé ses volontés dernières et accessoirement donné de l'argent en faveur de messes, cette dernière disposition pouvant favoriser l'entrée au Paradis!

FRAYEURS NOCTURNES

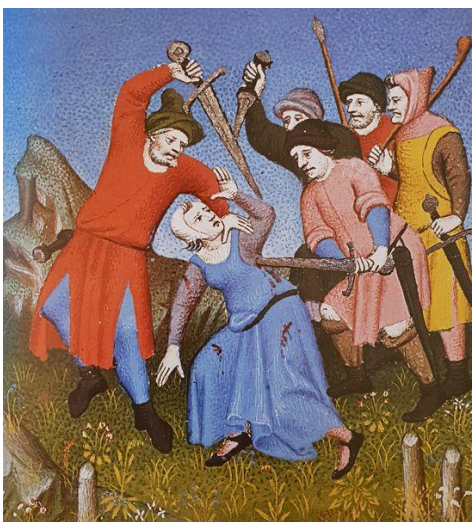
Les nuits médiévales n'ont rien à voir avec les nôtres; pas un seul éclairage, mêmes dans les grandes villes. Une nuit vraiment noire, sauf les nuits de pleine lune. Le seul endroit où l'homme médiéval maintient un semblant de luminosité, c'est à l'endroit où il couche.

Il faut savoir que la majorité de la population vit dans des demeures ou des chaumières ne comportant qu'une grande salle de vie, dans laquelle plusieurs personnes mangent, dorment et vaquent à leurs occupations.

C'est souvent l'âtre qui reste alors allumé; ce peut-être aussi une simple chandelle. Et comme il n'y a généralement personne pour surveiller ces feux, gare aux risques d'incendie.



La nuit est également propice à certains plaisirs, auxquels on ne peut guère s'adonner le jour.



C'est le temps des distractions, notamment dans les tavernes, qui tard dans la nuit dégorge leur comptant de buveurs qui sous l'effet de l'alcool peuvent devenir une menace pour les paisibles dormeurs.

La nuit est aussi propice aux vols et agressions de toutes sortes. Dans le noir l'imagination et les sens s'enflamment au moindre bruit. Serait-ce des voleurs de grands chemins qui tentent de s'introduire dans la demeure?

Mais surtout, la nuit est le moment du diable. Bien que l'on se couche tôt, les veillées retardent le moment d'aller dormir et on en profite pour se rassembler et raconter des histoires, des contes merveilleux, voire effrayant, peuplés de toutes sortes de démons, d'esprits malveillants et d'êtres surnaturels, et de sorcières, de quoi continuer à frissonner sous sa couche au moment de dormir.

Dans les villes les veilleurs de nuit passaient d'une demeure à l'autre, vérifiant que l'huis était bien

fermé, souhaitant une bonne nuit à ses occupants aux cris de « dormez braves gens ».

LE SENTIMENT D'INSECURITE

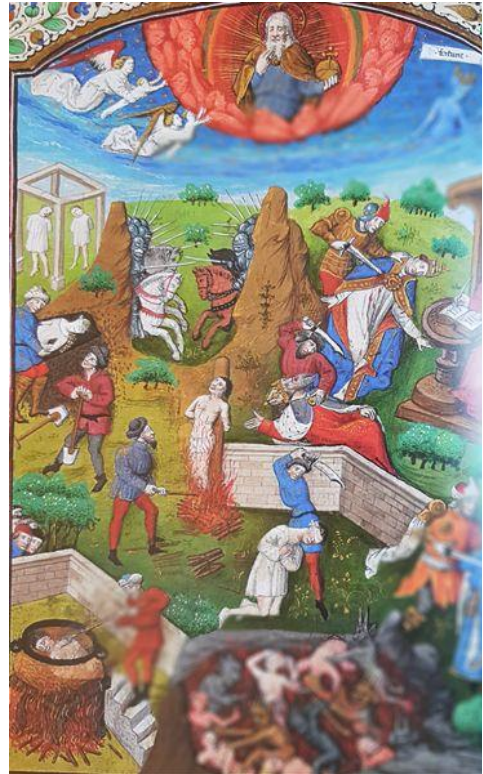
Nous risquons de porter sur l'insécurité au M-Â un regard de gens du XX^e siècle, transposant nos propres craintes sur une situation bien lointaine.

La réalité du M-Â était-elle celle de brigandages, de pillages, de ravages, avec des chaumières calcinées et des paysans pendus aux arbres.

Deux périodes sont à distinguer, porteuses des troubles les plus violents pour les populations. Elles se situent aux deux extrêmes de la chronologie: la première au IX^e siècle avec les Vikings, la deuxième entre 1350 et 1450 à l'époque des grandes compagnies.

Le M-Â n'est globalement pas plus violent que les temps modernes et les événements horribles ne sont pas la norme. Il y a des procès, des tentatives de réconciliation, des démarches familiales et codifiées, qui démontrent qu'un accord vaut mieux que la violence.

Il n'en reste pas moins que les représentations de la violence sont omniprésentes, soit au travers des récits des chroniqueurs qui préfèrent exagérer la nature des événements pour leur côté spectaculaire, soit par les illustrations et l'iconographie dans les églises qui montrent scènes de crimes, d'exécutions et de damnation aux enfers.



Des châtiments destinés à effrayer:

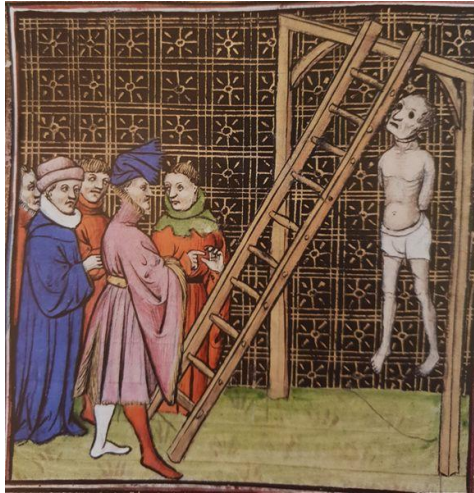


Des châtiments destinés à effrayer ?

Tout crime doit être puni et la punition doit être proportionnelle à la gravité du délit, un principe toujours en vigueur jusqu'à aujourd'hui, même si le type de punition a évolué; on brûle moins et on évite également de couper les langues.

La plus grande différence tient à l'exposition sur la place publique de l'exécution des sentences. Elle tenait lieu d'exutoire et était un moyen de trouver un bouc émissaire pour les rancœurs de toutes sortes.

La charrette d'infamie trimbalant le condamné le long des ruelles et le pilori en un point fixe contribuaient au dévouement populaire, les jours de marché étant les plus propices au succès de ces événements.



Les peines de mutilation, le supplice de la roue, de l'écartèlement et le pire, celui d'être brûlé vif, devaient provoquer une sorte de jouissance dans la foule à la vue des souffrances du condamné, tout en suscitant un sentiment de crainte et peut-être de compassion face aux atroces douleurs du supplice. Un mélange ambigu de frayeur et de fascination!

La guerre:

Si le brigandage fut toujours redouté, le cas de la guerre est plus contrasté.

Longtemps les guerres privées entre seigneurs pour la possession d'un château et des terres qui lui étaient attachées ruinaient des régions entières, divisant des familles pendant plusieurs générations. Les querelles pouvaient quelquefois naître de la simple défense de son honneur ou du plaisir de guerroyer;

Sous le règne de Louis VII, au XII^e siècle, ce qu'on appelle la Paix de Dieu commence peu à peu à s'imposer dans les mentalités seigneuriales. Les guerres privées vont aller en décroissant, remplacées par des conflits dépassant les frontières, ne faisant pas nécessairement autant de ravages.

Ainsi, l'un des plus importants conflits du M-Â, opposant Philippe Auguste à l'Angleterre et l'Allemagne, fut réglé en une seule bataille, celle de Bouvines.

Deux siècles plus tard, en 1415, a lieu la bataille d'Azincourt. Ce fut une bataille rangée, acharnée et sanglante; les trois quarts de la noblesse française furent décimés et elle ne s'en remettra jamais. C'est l'une des confrontations du M-Â où les progrès de l'armement démontrèrent leur efficacité meurtrière, tuant facilement et rapidement, notamment les arcs des Anglais, mais surtout les masses et les bombardes, jamais utilisées en si grand nombre.





Au-delà de ces batailles, ce sont leurs conséquences qui suscitaient la peur des populations:

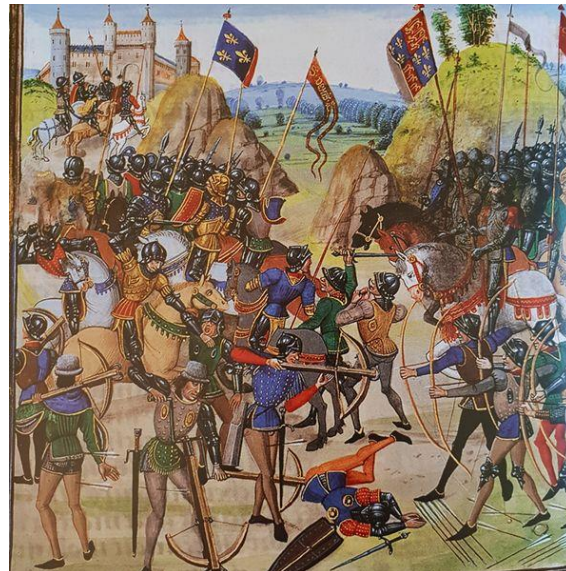
- L'augmentation des impôts levés pour soutenir l'effort de guerre.
- Les sièges des villes, qui pouvaient durer et affamer les habitants, sans parler des dangers des bombardements et en cas de reddition, les risques qu'ils encouraient.
- Et vers la fin du M-Â les pillages auxquels se livraient les armées laissées à leur liberté une fois le conflit terminé, autant du fait des vainqueurs que des vaincus.

La guerre de Cent Ans fut l'exemple le plus notable d'exactions perpétrées par les soudards de tous acabits, mercenaires sans soldes et ceux qu'on appelait les Ecorcheurs.

Les grandes compagnies, les routiers et autres écorcheurs

Si de tous temps il y eu des mercenaires se vendant aux plus offrant, le phénomène s'est fortement amplifié à la fin de la guerre de Cent Ans. Ils venaient de toute l'Europe pour participer à la guerre tout en escomptant profiter des pillages, sur lesquels leurs chefs étaient plus ou moins contraint de fermer les yeux, une sorte de compensation venant en complément de la solde.

Aux alentours des années 1340, de petits groupes de routiers et mercenaires pillards se regroupèrent, jusqu'à former de véritables armées. Elles se trouvaient en général un chef, souvent un membre de la petite noblesse ou un chevalier sans seigneurie. Ce chef s'efforçait de trouver un roi ou un prince auquel proposer ses services et en contrepartie payer ses soldats ou au moins les nourrir.



Tant que la guerre durait, ces hommes ne se comportaient pas plus mal que les soldats des armées régulières, mais dès que la guerre prenait fin, ils se retrouvaient sans chef, sans paie et sans nourriture. Ils se mettaient alors à traverser le pays, ravageant tout sur leur passage.

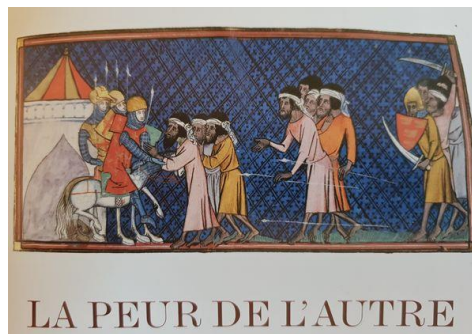
On peut dire que le pire fléau pour les populations aux XIV^e et XV^e siècles, fut les incursions des Grandes Compagnies, plus que l'invasion anglaise.

Charles VII et Louis XI furent les deux rois, qui en créant une armée permanente, sonnèrent enfin le glas de ces troupes de mercenaires, dont on n'avait plus besoin.

LA PEUR DE L'AUTRE ET DE L'ETRANGER

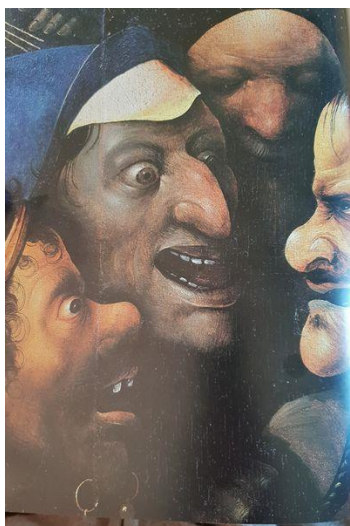
Lorsqu'on s'essaye à cerner la mentalité de l'homme du M-Â, le trait le plus saillant est « la peur de l'autre », dans un sens large.

L'autre c'est la femme, celui qui vient d'un autre village, celui qui est gaucher, celui qui souffre d'une malformation, c'est le juif, le musulman, celui qui n'est pas de la même corporation.



Ce mythe de l'autre s'applique pour chaque individu à des catégories différentes; on peut s'apitoyer sur un simple d'esprit, et rejeter les habitants du village voisin, avec lesquels on fraternisera si on a l'occasion de s'y rendre. Le rejet de l'autre n'est donc pas uniforme, mais c'est une constante de la société.

La méfiance envers l'étranger

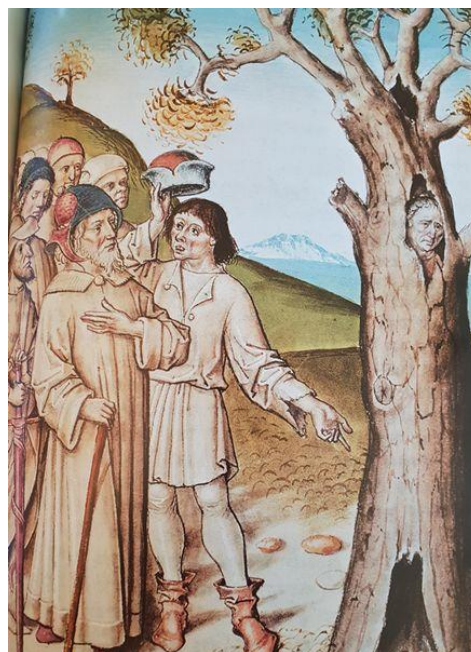


Elle se fonde sur une réaction de rejet quasi biologique, vis à vis de celui qui n'est pas de même sang, de même tribu ou de même nature.

L'homme, à cet égard, ne diffère de l'animal que par l'effort qu'il fait pour dominer cette pulsion négative. Rousseau a déclaré que l'homme est né bon et que c'est la société qui le corrompt; en tout cas c'est par le vivre en société que l'humanité a construit un cadre juridique, économique et moral permettant de se doter de civilisations plus ou moins remarquables, et permettant le « vivre ensemble ».

Le mot « étranger » suggère ce qui est étrange, d'autant plus qu'il vient d'ailleurs. Il risque par sa manière d'être, ses croyances, de détourner, même involontairement, les habitants de leurs priorités quotidiennes qui déterminent la survie du groupe. Tout rapprochement avec l'actualité de nos sociétés d'aujourd'hui n'est pas totalement fortuit.

Tout étranger venant à passer ou s'installer dans un quartier, un village où il n'est pas connu suscite l'attention. La méfiance à son égard, en dehors de la langue ou de la race, vient de la question de la place qu'il va occuper dans la cellule organisée qu'est le village.

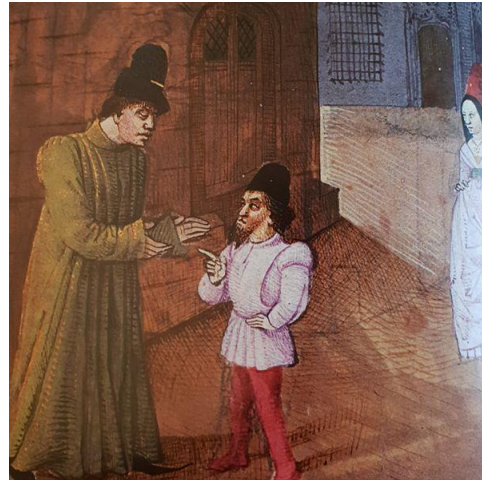


Le monstre

Le mot vient du terme latin « monore », signifiant « avertir », donc le monstre signifie celui qui doit être montré en signe d'avertissement.

Aujourd'hui ce qualificatif est attribué à celui qui se livre à des actes criminels d'une forte ampleur (tueurs en série, responsable de génocide, actes de terrorisme.....), mais plus vraiment à ceux qui sont affligés de difformités physiques, comme au M-Â.

En ces temps-là une difformité pouvait être utilisée pour gagner quelque argent; des parents réduits à la mendicité sont allés jusqu'à crever les yeux de leurs enfants.



La monstruosité est considérée comme une malédiction de Dieu, les textes religieux suggérant que la lèpre pouvait être un signe des péchés d'un individu. En 1321 on assiste à un massacre de lépreux.

La naissance, le 6 juin 1429, à Aubervilliers, de deux sœurs siamoises, puis le dimanche suivant d'un veau à deux têtes et à huit pieds, et encore le dimanche suivant d'un porcelet ayant la même apparence, fut considérée comme un signe divin annonciateur de grandes catastrophes.

Ce dérèglement de la nature annonçait pour le moins des troubles sociaux et politiques.

LE LOUP ET AUTRES ANIMAUX MALFAISANTS

Dans l'ancien testament les bêtes ont droit au même respect que les hommes. Au paradis ils vivent en parfaite harmonie, jusqu'à l'arrivée du serpent, l'animal tentateur qui entraîne Eve sur la mauvaise pente.

Lors du déluge, ce sont les animaux qui semblent avoir priorité, comme si Dieu, à travers Noé, avait prêté moins d'attention à la race humaine.

Au Moyen-Âge la vision du monde animal devient plus négative, comme si l'homme prenait peur, craignant d'être attaqué par plus fort que lui, sans vouloir reconnaître sa propre faiblesse.

La réalité est que le loup attaque ses troupeaux, le renard pénètre dans les poulaillers, le sanglier éventre les chevaux, le criquet ravage ses champs, le rat dévore ses réserves, sans compter les piqûres des insectes et les morsures des serpents.



Dans les bestiaires du M-Â, le sanglier au pelage sombre et aux cornes lui poussant dans la gueule, devient, avec sa violence destructrice, une incarnation du diable.

Quant à la chauve-souris, la chouette ou le chat-huant qui volent la nuit, ils auraient été condamnés à perdre les couleurs de leurs plumes et à ne survivre qu'en sortant la nuit pour attaquer leurs proies. La chauve-souris représente Lucifer, qui fut si beau mais que son orgueil de vouloir égaler Dieu condamna à voler dans les ténèbres.

L'animal qui va cristalliser toutes les peurs, tout au long du M-Â, c'est le loup. Le chanteur Serge Reggiani, dans sa chanson « les loups sont entrés dans Paris » ravive jusque dans les temps modernes les frayeurs d'autrefois. On les voyait effectivement entrer dans la capitale lors des grandes famines, jusqu'à ce que « les hommes aient retrouvé l'amour et la fraternité », alors ils ont quitté Paris, dixit Reggiani.

Les hommes sont pourtant habitués à rencontrer l'animal dans les campagnes, sans vraiment subir d'attaques, même s'il est avéré qu'il peut être dangereux.

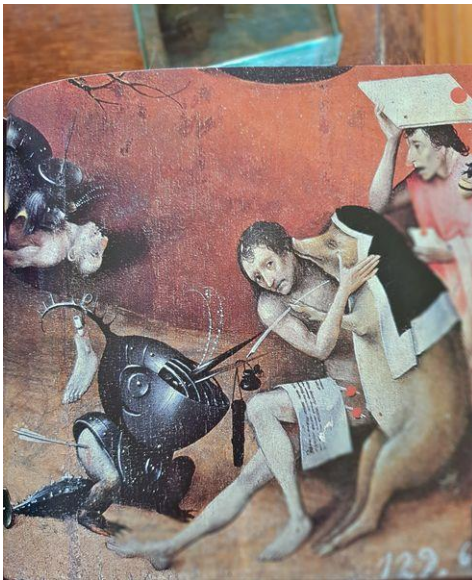
Est-ce la dangerosité potentielle du loup qui engendre la peur ou la représentation de sa nature diabolique dans l'esprit des populations.

Curieusement le loup le plus célèbre de la littérature médiévale, Ysengrin, est constamment berné par goupil le renard. Mais c'est le rôle de ces fables de toujours faire perdre et de ridiculiser les animaux les plus dangereux et les plus puissants, ours et loups en Europe, et de faire triompher les plus chétifs et les plus malins, renards, chats et souris.

Nous terminerons le registre des animaux maléfiques par le cochon.

Si l'on s'en réfère aux affaires judiciaires mettant en cause des animaux domestiques, dans 9 cas sur 10 les procès concernent le cochon; ce qui en soit n'est pas étonnant vu que l'espèce est jusqu'à l'époque moderne, la plus abondante des mammifères. On les rencontre partout, y compris dans les villes où ils jouent le rôle d'éboueurs.

Une deuxième raison renforce la focalisation des esprits sur le caractère maléfique du cochon, c'est la parenté entre le porc et l'homme, à la fois psychologique par les comportements et physiologique.



A cet égard, durant la plus grande partie du M-Â, faute de pouvoir disséquer des corps humains, on étudiait les anatomies de porcs.

De nombreux traités médicaux et municipaux imposeront au XIV^e siècle des restrictions à la consommation de la viande porcine considérée porteuse de germes, notamment ce qu'on appelle la lèpre porcine. Elle n'affecte que le cochon de ferme, serait héréditaire et le sanglier en est exempt; de là à faire un amalgame entre l'homme et le cochon quant à celui qui transmet la maladie à l'autre?

En réalité le cochon est affecté par le mal appelé « la ladrerie » qui n'a rien à voir avec la lèpre et n'est pas transmissible à l'homme, mais il était réconfortant de trouver un coupable et donc un bouc émissaire, en l'occurrence le cochon, pour apporter une réponse aux

épidémies de lèpres qui prenaient des formes multiples.

Le législateur ne voulant pas courir le risque supposé qu'une maladie animale puisse infecter l'homme a préféré interdire la consommation de sa viande, quitte à faire abattre des troupeaux entiers; rappelons-nous les cas pas si éloignés de la vache folle.

L'interdiction faite aux musulmans de ne pas consommer de viande de porc est inscrite dans la Charia; elle est considérée comme une « souillure », et donc personne ne peut enfreindre la loi divine, même si aucune justification scientifique ne vient l'étayer. Les rédacteurs du Coran ont peut-être bien observé la réalité et pris en compte le fait que les porcs étaient porteurs de nombreux germes.

LA SORCELLERIE

Dans les ouvrages du M-Â traitant de la sorcellerie, la société de l'époque apparaît bien inquiétante, un monde où le surnaturel est partout. Le moindre événement ou comportement sortant de la norme peut devenir objet de méfiance et de suspicion, ce qui alimente pour une bonne part les accusations de sorcellerie issues des masses.

Puisque rien n'arrive sans cause, dans le monde normatif encadrant la société médiévale tout événement extraordinaire dérangeant doit être expliqué; il est généralement supposé être l'œuvre du diable et de ses suppôts, qu'il trouve dans la société civile: le marginal, l'individu excentrique est tout désigné pour être susceptible d'être accusé de sorcellerie.



Un troisième facteur a renforcé le phénomène; la tentative de contrôle par les juges de la situation dans la tenue de procès en sorcellerie, a engendré une paranoïa dans la population; désormais tout le monde craint d'être accusé de sorcellerie par son voisin.

Dans la réalité, les phénomènes extraordinaires étaient plutôt attribués à des forces bienveillantes, lorsqu'ils ne provoquaient pas de dommages; l'église disposait d'un vivier de saints hommes auxquels on attribuait une multitude de miracles.

Les grandes épidémies de peste n'ont que très rarement conduit à un procès en sorcellerie à l'encontre de ceux qui en réchappaient, sous l'accusation d'avoir bénéficié de la protection du diable, même s'il y eut quelques rares massacres de pestiférés.

Les récits romanesques et religieux sont des compilations de miracles, l'église ayant dès ses débuts privilégié la distinction entre ceux qui accomplissent des miracles et ceux qui jettent des maléfices; ces derniers sont considérés comme des sorciers, soupçonnés d'utiliser toutes sortes de subterfuges et incantations pour arriver à leurs fins.



Mais jusqu'à la fin de la seconde moitié du XIII^e siècle, on ne s'en prend pas vraiment au sorcier. Celui qui est désigné sous ce nom peut être aussi bien un guérisseur qu'un diseur de bonne aventure, une sage-femme qu'une avorteuse, que l'église ne manque pas de sermonner sans aller jusqu'à le brûler.

Lorsque l'Inquisition fait son apparition, avec ses instruments de torture et ses bûchers, elle s'intéresse à des individus autrement plus dangereux que les sorciers, les Cathares; en bref les hérétiques.

L'église a durci considérablement sa position dans le dernier quart du XIII^e siècle, confrontée à d'importants courants hérétiques et le grand schisme de la fin du XIV^e siècle. Durant une cinquantaine d'années, sous le règne de Philippe le Bel, les procès en sorcellerie sont un moyen de se débarrasser de personnalités politiques embarrassantes. La grande affaire fut celle de l'ordre des Templiers, coupables de la perte de Saint-Jean d'Acre qui marque la fin du royaume chrétien de Palestine, l'occasion pour Philippe le Bel de s'emparer des commanderies et de la fortune qu'ils auraient accumulés.

Ils n'ont pas été aussi nombreux que cela à subir les tortures de l'Inquisition, car il fallait aux tribunaux rassembler suffisamment d'éléments à charge et ça prenait du temps.

On a comptabilisé en Europe 12 procès en sorcellerie conduits par les tribunaux d'Inquisition et 24 devant des tribunaux laïcs entre l'an 1320 et 1420, 34 devant des tribunaux d'Inquisition et 120 devant des tribunaux laïcs entre 1421 et 1486.

Nous n'assistons donc pas à un massacre; celui de la Saint-Barthélemy au XVI^e siècle fut d'une toute autre ampleur avec trois mille morts.

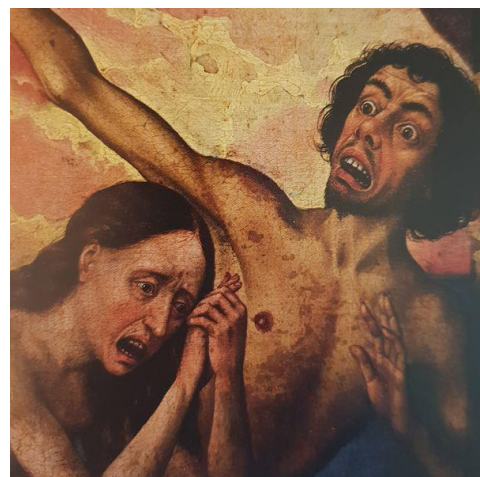
Sans vouloir faire de l'humour noir à bon compte, on peut dire que le Moyen-Âge a peu brûlé, il a plutôt cherché à savoir si la sorcière était combustible! C'est bien à partir du XVI^e siècle que le délire anti-sorcière va se mettre en route, particulièrement dans le Sud-Ouest et le Midi de la France.

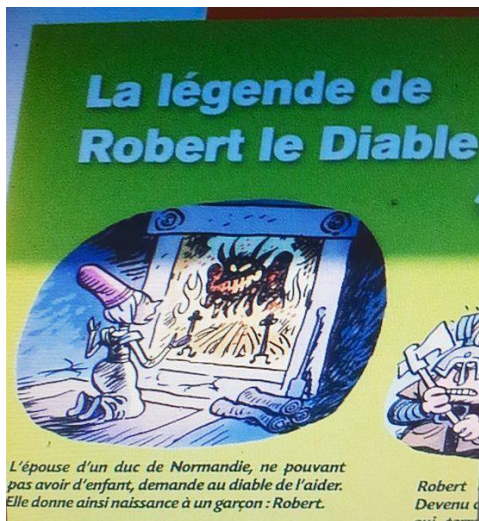


LES PERSONNAGES HISTORIQUES TERRIFIANTS

Les peurs collectives provoquées par des groupes d'individus étaient largement répandues, notamment au cours des longues périodes de conflits, telle la guerre de cent ans. Les anglais suscitaient les craintes les plus fortes, mais aussi les Armagnacs, voire les Bourguignons; c'était selon le clan auquel on appartenait, la terreur inspirée par l'un pouvant être le salut de l'autre!

Pour ce qui est des individualités, quelques figures semblent s'être plus particulièrement distinguées au palmarès des « Terrifiants Personnages ».

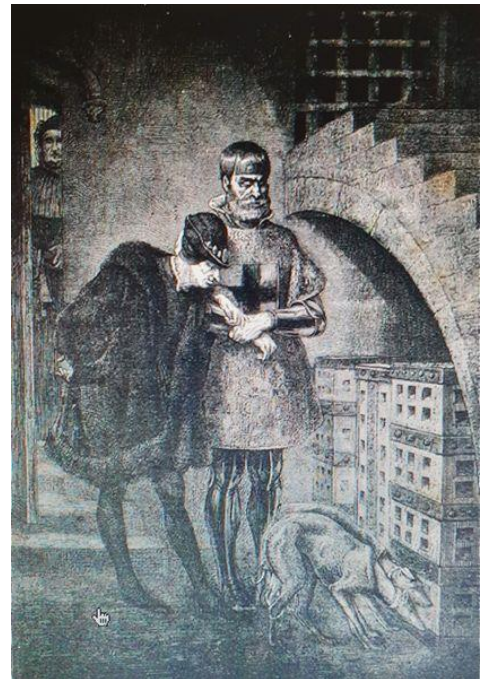




Qu'en est-il de Robert le Diable, enfant d'un duc de Normandie soupçonné d'avoir conclu un pacte avec Satan pour que la naissance tardive ne se prolonge pas trop. Ce fils pouvait faire preuve d'une certaine rudesse, mais la légende en a exagérée l'importance.

Il est des personnages historiques qui doivent leur réputation à leurs adversaires politiques, qui se sont arrangés après leur mort pour bâtir une historiographie qui leur soit défavorable.

Ce fut sans doute Louis XI qui fut le plus victime de ce travestissement de la réalité. Après sa mort, se forgea peu à peu l'image d'un roi sanguinaire, sadique, enfermant des années entières des centaines de personnes dans des cages en fer, dans lesquelles ils ne pouvaient ni s'allonger ni se tenir debout.



Un autre personnage plus énigmatique est celui de Jeanne d'Arc, qui intrigue plus qu'elle ne fait peur, avec la particularité d'avoir été aussi célèbre de son vivant qu'aujourd'hui après sa mort.

Qu'une bergère arrive à se hisser à un niveau de pouvoir la conduisant à prendre la tête de l'armée française, relevait pour beaucoup de la sorcellerie, notamment dans le camp de ses adversaires.

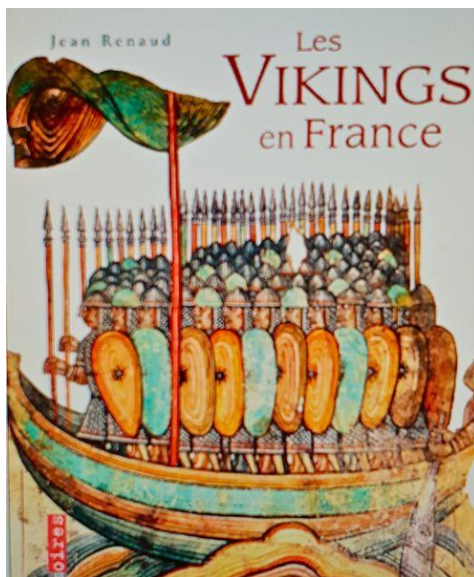
Chez les petites gens, que pensait-on de cette femme qui montait à cheval, s'habillait comme un homme et remportait des victoires.

Le seul témoignage, à charge, vient du camp adverse anglais et le procès en réhabilitation tenu longtemps après son exécution par les flammes fit basculer l'opinion publique totalement en faveur de la Pucelle.

La renommée de Gilles de Rais a suivi le cheminement inverse. Ce compagnon de Jeanne d'Arc jouissait plutôt d'une bonne réputation dans les premiers temps.

Au tournant de l'année 1426, il se fait remarquer par ses violences de caractère et de comportement. Il a commencé à devenir suspect aux yeux de certains dans la période de dix années qui séparent le procès de Jeanne et le sien propre, au cours de laquelle les disparitions d'enfants inexplicables allèrent croissantes.

On observe que c'est surtout après sa mort et suite à son procès retentissant que c'est répandue sa réputation de monstre terrifiant.



Les invasions des barbares ont charrié leur lot de terreurs, particulièrement celles des Vikings. Un exposé sur le sujet ne suffirait pas à en faire le tour, aussi vais-je me limiter à quelques aspects éclairants, bien que réducteurs.

Les « barbares » étaient au M-Â tous ceux qui n'étaient pas des Francs, originaires, eux, du royaume de France. Les Visigoths et les Ostrogoths, bien que considérés dans l'imaginaire populaire comme des barbares sanguinaires, étaient plutôt des immigrants s'étant fondus au fil du temps dans la population.

Ce sont en fait les Huns qui les premiers ont représenté une réelle menace pour l'Europe, au V^e siècle. Mais nous étions encore à l'époque d'un empire romain finissant

de s'effondrer.

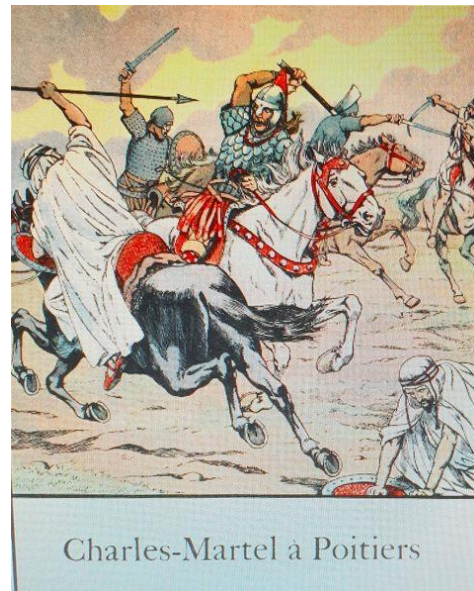
Le Moyen-âge naissant est traversé de vagues d'armées étrangères venant de pays lointains, se livrant souvent au pillage, mais dont le but était aussi de s'emparer de territoires.

Dans ce cadre, nous évoquerons l'expansion musulmane au VII^e siècle, puis ce qu'on appelait autrefois la « deuxième vague » d'invasions barbares, celles des Vikings et des Hongrois aux IX^e et X^e siècles.

Au VIII^e siècle, les Sarrasins envahissent toute l'Espagne et vont même jusqu'au centre de la France où ils sont arrêtés par l'armée de Charles Martel.

S'ils ont provoqué des vagues de panique, ils ont aussi apporté des savoirs qu'ils ont transmis une fois la situation apaisée, en médecine, en mathématique et bien d'autres domaines.

C'est le 8 juin 793 que les Vikings firent entendre parler d'eux pour la première fois, en arrivant à bords de leurs fameux Drakkars sur les côtes anglaises, attaquant et saccageant le monastère de Lindisfarn. Nous vous laissons imaginer la suite de l'histoire



L'INQUISITION



Cette pratique judiciaire tant redoutée, avec ses arrestations arbitraires et ses interrogatoires accompagnés de tortures, n'est pas, si je puis dire tombée du ciel.

Dans une société faisant face régulièrement à la colère divine et aux maléfices du diable, au travers de cataclysmes de toutes natures, la population a besoin de garde-fous pour apaiser ses frayeurs.

Certes, les tribunaux ordinaires existaient bien avant l'inquisition, mais des événements exceptionnels mettant

à mal l'ordre de la société en ont été les déclencheurs.

En France l'hérésie fomentée par les Cathares menaçait le pouvoir du pape, des évêques et même du roi. L'inquisition fut donc en premier lieu une réaction d'ordre politique et en parallèle une lutte pour la survie des âmes dans un monde terrestre en relation étroite avec l'au-delà.

Toutes les âmes perdues de ces hérétiques, vouées à l'enfer, sont considérées comme des perturbateurs de l'ordre public, aucune société organisée de l'époque ne pouvant tolérer que chacun vive à sa façon, au mépris des règles, traditions et croyances communes.

C'est ce qu'avaient en tête les initiateurs de cette dérive judiciaire, considérée par une partie de la population comme un remède redoutable mais nécessaire au maintien de la cohésion sociale.

C'est donc essentiellement dans le midi de la France que se déploieront les tribunaux itinérants de l'inquisition; leur arrivée dans les bourgs provoquait la panique dans la population, chacun craignant



d'être dénoncé par un voisin et préférant dans bien des cas se présenter spontanément dans l'espoir de bénéficier d'un traitement plus clément en contre partie de leur retour dans le droit chemin de la bonne croyance religieuse.



Le pape Innocent III fut le premier à lutter contre l'hérésie cathare, mais ce fut son successeur Grégoire IX qui créa en 1231 le tribunal extraordinaire de l'Inquisition qui sévit jusqu'à la fin du XIV^e siècle, envoyant au bûcher des milliers de victimes.

Suite au siège de Carcassonne par les croisés et à la reddition de la ville le 15 août 1209, seuls les leaders furent envoyés au supplice.

En Espagne l'inquisition ne s'organisera qu'à la fin du XV^e siècle, mais dépassera en abomination tout ce qu'a pu connaître la France, pouvant brûler des centaines de victimes en une semaine.

LES EPIDEMIES

Si la variole et surtout la lèpre ont particulièrement frappé les populations entre le VI^e et le XI^e siècle, aucune maladie n'a autant touché les corps et les esprits que **la peste noire**.

Elle réapparaît en 1347, en provenance d'Asie, ravageant toute l'Europe. Près d'un tiers de la population du royaume de France a disparu et l'Angleterre passe de sept à deux millions d'habitants en 1400. Jamais encore n'avait-on connu une telle terreur généralisée dans l'ensemble de l'Occident, touchant toutes les classes de la société. Trois épisodes se succèdent entre 1360 et 1374, accompagnés d'autres épidémies mortelles: diphtérie, grippe, puis au tout début du XIV^e siècle l'apparition de la coqueluche.



A l'époque on confondait deux types de pestes qui apparurent en même temps, mais qui n'avaient pas les mêmes effets: la peste pulmonaire, mortelle à 100 % et la peste bubonique provoquant nettement moins de morts, et dont on pouvait réchapper.

Etrangement, certaines régions n'ont été aucunement touchées, sans qu'on puisse se l'expliquer; ou bien certaines populations, telle que celles dont les individus auraient été porteurs d'un groupe sanguin B.



LES COMÈTES, LES ECLIPSES ET L'APOCALYPSE

Au M-Â on croyait à l'existence des dragons, un animal légendaire décrit dans le récit de l'Apocalypse, le dernier chapitre du nouveau testament où nous est dévoilé l'avenir inéluctable qui attend les hommes: le Millénium et le jugement dernier.

Certains prétendaient avoir observé des dragons volant dans le ciel et crachant le feu; il s'agissait en réalité de comètes. Ces phénomènes rares étaient considérés de mauvais augure, même si on ne savait pas vraiment ce qu'était une comète.

Les gens d'église prétendaient que c'était un signe de la colère divine, annonciateur de futurs châtements et invitant au repentir. Même les puissants s'inquiétaient du phénomène; Louis le Pieux réunit son conseil et des astronomes réputés lors du passage d'une comète, qui devait être celle d'Halley.



Sur la tapisserie de Bayeux on peut voir Guillaume le conquérant observant le même phénomène, mais en tirant au contraire un bon présage pour ses conquêtes à venir. Les éclipses terrorisaient encore plus et étaient considérés comme le début du châtement divin. Le soleil disparaissant, la terre se mettrait à trembler, une partie de la mer se transformerait en flots de sang, des nuages de sauterelles s'abattraient sur les champs et, pire, la Bête immonde représentant le Mal, terrasserait le genre humain.

L'arrivée de l'an mil après Jésus Christ était donc craint comme le moment du combat ultime entre le Bien et le Mal, avec l'arrivée de l'Antéchrist, le jugement dernier devant séparer les bons pêcheurs des mauvais, ces derniers promis aux flammes de l'enfer, alors que les premiers jouiraient du paradis éternel.

Ce fut un ratage, puisque la fin du monde n'eut pas lieu. Mais Nostradamus n'avait pas dit son dernier mot. De son vrai nom, Michel de Nostredame, ce médecin astronome français a consigné dans ses « Centuries astrologiques » des prédictions surprenantes qu'il faut tenter de découvrir dans les milliers de vers que comporte l'ouvrage, chacun n'y trouvant pas nécessairement ce qu'un autre

croit y voir, par exemple que la fin du monde aurait bien dû avoir lieu en 1520. Encore raté; heureusement pour nous.

FIN